INCARNATION

Après Sous les candélabres blancs et roses des marronniers en fleurs autres nouvelles et poèmes
Et labyrinthes ...

LAT a le plaisir de vous présenter son troisième recueil collectif en téléchargement gratuit.

Avec en première exclusivité mondiale, le nouveau clip écrit et réalisé par les pleureuses : the conqueror Worm d'après Edgard. a. Poe à découvrir à la fin de ce recueil... ENJOY

Pas de hasard à placer ce recueil printanier sous le signe de la renaissance.

Naître et renaître à l'infini, faucher l'ancien, cueillir les fruits de votre labeur.

Libres et détachés du passé, tranchants et sensibles, vos textes sont vos résolutions, les pages d'un livre déjà tournées.

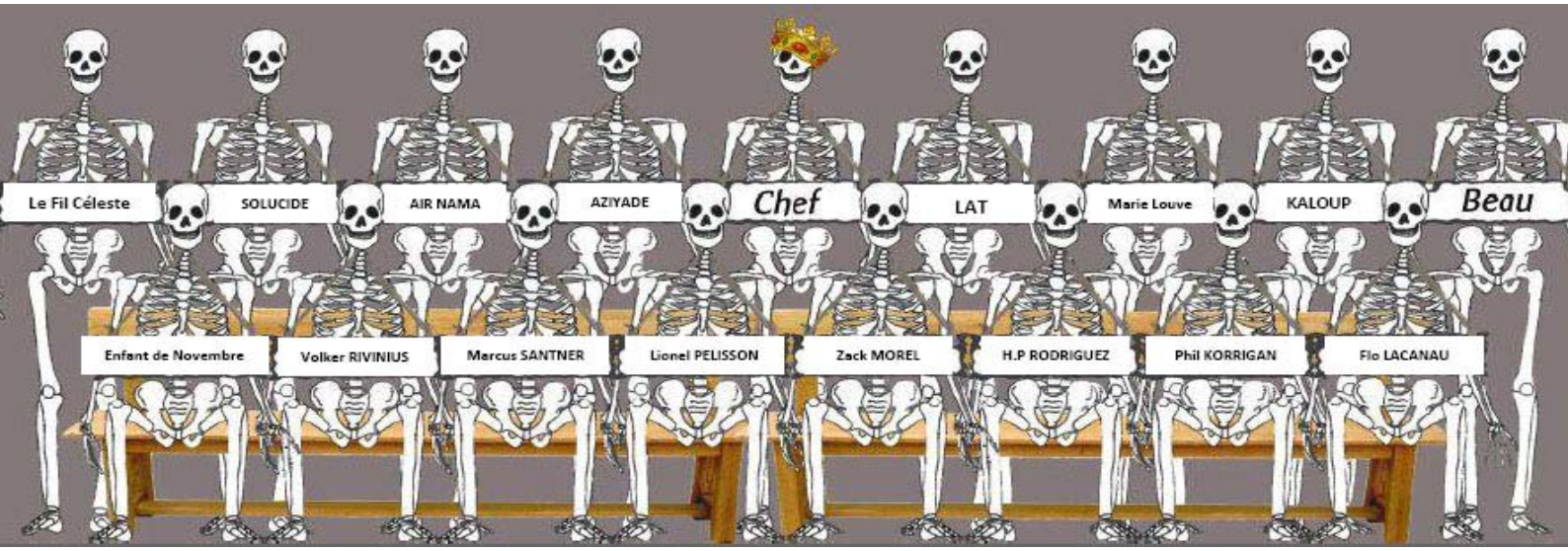
Croquer la vie à pleines dents, aller de l'avant, du changement, de la nouveauté !!!

Se transformer, souffrir et jouir de la vie à chaque battement de cœur. « Ad vitae æternam »

Merci à tous pour votre participation.

Air Nama

TABLE DES MATIERES



Les anatomies singulières / **Le Fil Céleste** page 4

Au loin le long des songes / **Enfant de Novembre** page 5

Golden Staphy a encore frappé ! / **Kaloup** page 9

Le foudroyé / **Solucide** page 11

Calaverita / **Volker Rivinius** page 16

Avatars / **Phil Korrigan** page 17

L'éternelle jeunesse / **Marcus Santner** page 19

L'art ricane (21) / **Enfant de Novembre** page 22

Possessions / **Henri-Pierre Rodriguez** page 23

Dans la plume / **Marie Louve** page 26

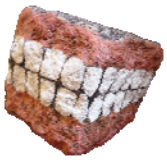
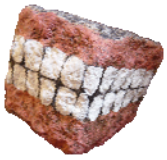
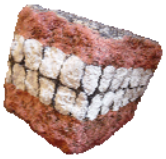
Journal intime d'un GSM / **Zack Morel** page 27

Mugir ou siffler / **Flo Lacanau** page 31

Synopsis de ma réincarnation / **Aziyadé** page 35

L'ascenseur céleste / **Air Nama** page 37

[XXIV] / **Lionel Pelisson** page 39

Les anatomies singulières

Le Fil Céleste

En haut de l'escalier elle appelle déjà.

Car dans l'autre dimension, les langues sont pliées, les cavités sont vides.

Les invités applaudissent sans faire de bruit.

Les résidus de mots commencent à flotter dans sa bouche, puis émergent doucement de sa salive...

Les phonèmes s'enroulent et éclaboussent ses lèvres. De lointaines oscillations orchestrent son cœur et résonnent localement.

Avec son anatomie balbutiante, elle dévale pas à pas les dernières marches qui la séparent du reste du monde.

Elle attend depuis si longtemps tel un insecte figé et perdu dans un accessoire de cuisine en Formica délavé.

Une magie indéchiffrable opère et transperce cette nymphe atrophiée.

Peu à peu la texture de sa peau devient plus nommable: sa chair boit en premier le plastique, les écorces, les filaments puis les orties.

Retrouver quelques membranes, c'est retrouver l'espoir des prochaines étreintes.

Elle souffle en vain sur chacune de ses extrémités effacées.

Ce ne sont encore que de fines lamelles blanches et poreuses.

Il y a des arbres et des hommes au loin, mais elle n'a pas encore de mains.

Elle court dans le jardin.

Elle s'approche des mousses, et recherche pour toutes les nuits à venir, un enclos, une niche, un soubassement. Elle peut déjà sentir monter de la terre, l'humidité, les froissements et les brises mêlées à la chaleur de son propre corps.

Les derniers ourlets secrets se trament en silence à la lisière de son être et évitent ainsi sa dispersion.

Il y a désormais des saisons.

Elle est maintenant une fine silhouette parmi d'autres, une ombre-lumière sous la pluie. Et quelqu'un la suit.

...Au loin le long des songes

Enfant de Novembre

Le cœur en pont-levis et l'esprit sagitté
Doué d'ubiquité quoique d'inusité
D'insignifiance faut-il que je m'évapore
Pour prétendre épouser les cris des Mandragores ?

Le jour où je saisis mes troubles d'accointance
Et mu par le souci vicieux de l'indolence
La plume devient plomb plus lourd qu'un Rokh en ruines
Dépourvu d'horizon et qui fait grise mine.

J'endosse le scaphandre utile en cas de spleen
Et j'irai cracher sur vos brins de moraline ;
Petit bonhomme en liège flottant sur le gel
Suis-je né sur l'autel d'une obscure Chapelle ?

Par pure espièglerie, et non sans gourmandise
Il m'a fallu ainsi implorer les Brownies
Pour qu'à la nuit profonde je puisse rêver
Que l'aiguille soit onde, l'horloge est rouillée.

De chimère en chimère, l'heure est efficace
Et m'enracine au vide, ce piège à carcasse ;
Nulle autre odieuse issue que celle de laisser
Cette putain d'angoisse me la remuer.

Je ne suis plus le môme au goût de cardamome
Mais perdurent mes psaumes, mon capharnaüm
Et tandis que j'effile un nœud du mélodrame
Je vrille dans la ville et me tricote une âme.

Emprisonné derrière une cloison d'étole

Je m'appelle Odradek, étoile qui s'étiole
Cassé de haut en bas, et même à l'intérieur
Où gargouille mon ombre à la place du cœur.

*

Le cœur en trilobé dans ses affinités
M'obligeant à sécher tous les cours de cathé
Et tous les à-côtés qui font que je m'endors
Je n'ai entériné qu'un dégoût des mentors.

Parfois passe un cafard laid qui me choppe *et hop !*
Minuscule et pourtant qui ressemble au Kraken
Et je suis ce kraken juste après la syncope
Dans un sommeil inique, sans nerfs et sans veines.

Voyez-vous se faner les amples camelines ?
Dans ma rétine opine un spleen térébenthine
Gelé comme un missel, en reflet d'aquarelle
Le ciel au bout des cils, j'esquisse un arc-en-ciel.

Si je suis le martyr de cruelles matrones
J'ai dans mon pantalon de quoi plaire aux Gorgones ;
Là voyez-vous renaître au bout des arquebuses
Les fleurs que je prenais d'abord pour des méduses ?

Autant que j'ai traîné et franchi bien des murs
Mes journées immobiles me font voyager
Parcourir les sinus propres à mes Lémures
Qui s'empressent de fuir au moindre clair semé.

Moi l'étrange fantôme dont l'air est l'axiome
Au creux de mes deux paumes jaillit un royaume
Avec deux tours jumelles prises dans les flammes
- Tourments s’amoncelant en une pluie de squames.

Au firmament des nuits, fragile est mon radeau
Je suis une Sirène étendue sur la stèle ;
Autrefois je pissais dans tous les violoncelles
Aujourd'hui j'en ai récolté les oripeaux.

*

Le cœur ravitaillé, ma trombine est troublée
Alors qu'insatisfait, je contemplais mes pieds
Là me voilà d'emblée en proie aux météores
Juste avant le dernier petit soupir du mort.

À chaque aube je vais pour un dernier cul d'sac
Le cœur dans l'anorak, la mandibule opaque
J'ai retiré le masque et ma queue d'Al-Bouraq
En attendant la nuit, je saute dans les flaques.

J'ai fui l'état-major, je t'aime encor' plus fort
Abdiqué face aux cors, je manque de fluor
Mais le soir de grande Ourse, je puise à la source
Le fruit de mes ressources vaut plus que la Bourse.

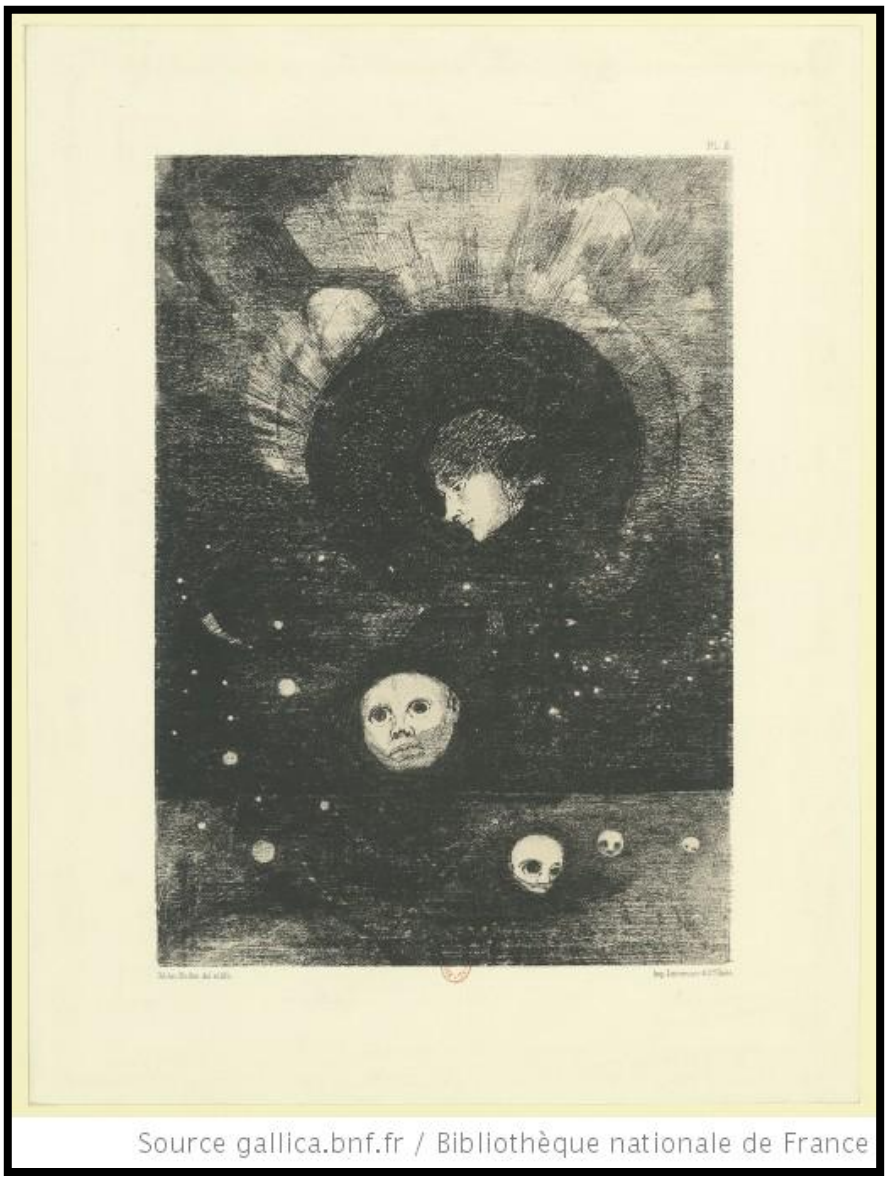
J'vais pas pleurer c'est sûr sur l'or ni sur mon sort
Moi je dis que la mort c'est rien que du folklore ;
Quant aux longs soirs de veille, pétri d'amnésie
Je prierai pour que le sommeil m'emporte à vie.

Au terme d'années vaines, d'illusions sans nom
Mes anges me dédaignent: j'ai bu mes démons
J'ai comme un sentiment d'être entre deux fanons
J'amarrerai ma barqu' sur Fastitocalon.

Depuis que je gamberge sur ma finitude
J'éprouve le dégoût de toute éternité

Faut-il que je vous ponde encor' quelques préludes ?
Mieux vaut tendre sa verge pour se fair' gifler !

L'on se dit que la vie l'emporte sur la mort
Que des astres nous veillent quand d'autres nous rongent
Dans le grand labyrinthe où gît le Minotaure
L'on cherche son Ariane au loin le long des songes.


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Golden Staphy a encore frappé !

KALOUP

Bon, allez, sincèrement je sais que ça lasse à force, le comique de répétition mais sincèrement Golden Staphy ne veut plus me lâcher [1].

Voilà qu'au détour d'une campagne de convalescence toute oxfordienne, un semblant de douleur se réveille soudainement et hop, en fin de semaine dernière, assez vite je soupçonne que le diabolique Golden Staphy est en train de réapparaître au pouce du... pied gauche! Quoi ? Tu veux t'octroyer du rab ? Un max de temps supplémentaire, un an, deux ans, pourquoi pas cinq, pendant que tu y es !

Un antibiogramme est en cours pour le clouer au pilori des Enquiquineurs Récalcitrants mais il est là, encore là, avec ses grimaces, ses tics ricanants et sa robustesse de cheval ! Pas de clinique du Pied cette fois (elle n'existe pas encore à Nantes) mais de l'auto-soin à domicile !

« Quel dévouement, direz-vous en votre for intérieur (pour des raisons encore inconnues, le faible intérieur est souvent moins usité pour les autocommentaires) de passer ses vacances à être malade, hein? Depuis le 8 avril, au lieu de dépenser des mille et des cents en vadrouilles écologiquement onéreuses, le voilà consciencieusement, cloué dans la lenteur d'un ongle qui repousse et les affres jongleuses d'une bactérie coriace et résistante… Qui sait, y aurait-il une justice quelque part ! »

Je suppose qu'incessamment sous peu, je vais même peut-être recevoir un coup de fil de Roselyne Bachelot pour me féliciter *(«Pas d'arrêt maladie aahahahahahhha ! Chapeau bas pour un fonctionnai-ai-ai-ai-ai-ai-re au faux travail »)* voire même de Luc Châtel pour me décorer *(«Le Golden Staphy 2012 est décerné à l'unanimité moins une voix -la sienne propre- à monsieur Pascal Gil….. »)*

On me souffle, tout ceci a un sens ! Pose-toi les bonnes questions ! Crois-tu viable de tenter vainement de faire l'économie d'une introspection radicale et salutaire ? Escamoter le forum intérieur ? Rater le rendez-vous avec toi-même? Personne -ni même moi, le comble !- ne sait encore, à l'heure où nous mettons ce communiqué sous presse, m'indiquer le pourquoi du comment : est-ce une putréfaction de quinquagénat qui m'impose un rythme au ralenti ? La fin de règne de Nabot 1er que fête, plein d'espoir, mon corps bientôt donc libéré ? Un mal plus profond qui m'enverrait de ci de là des messages subliminaux tout coquets de purulences ou mieux des alertes aux douleurs cette fois carrément flagranto-tonitruanto-lancinantes [2] ? Aidez-moi ! [3]

Il s'avèrerait que Golden Staphy avait bien la ferme intention de s'installer : pour preuve, des journalistes –de MédiaPus, non filés par Guéant- ont réussi à exfiltrer une liste ô combien évocatrice d'une efficace répartition des tâches de chacun dans l'équipe du dit Staphy ! Mon généraliste et mes deux chirurgiens (excusez du pus !) en sont restés cois…

Sous la houlette de monsieur Pierre Maux-Rois, prem's coach piaffant du staff de Staphy

Ministre de l'Intérieur Décentralisé Main Droite Pied Gauche: GasStaphy Defer

Ministre de la Solidarité Corporelle et du Furoncle extérieur : Paulette Staphy-Lecoq

Ministre du Bon Plan et de l'Aménagement du Squat intime : Michel Staphylocard

Garde des seaux, ministre du Juste Interstice : Elisabeth Staphygou

Ministre des Relations extérieures avec les Antibios : René Staphy

Ministre de la Défense Immunitaire : CharStaphu Herny

Ministre de l'Économie de moyens et des Pitances publiques: Jack–Staphy Delors

Ministre de l'Éradication Nationale du moins Locale : Alain Stavaphry

Ministre de l'Agriculture Déraisonnée avec souches résistantes : Édith Crestaphysson

Ministre de l'Industrie du PU : Pierre Jostaphyoxe

Ministre du Travail de fourmi et du Lard Mis à bas : André Del Staphycololis

Ministre de l'Équipement la tuningsation des virus et des Transports en commun de bactéries : Louis Messbaz

Ministre de la Santé : Phlegmond Henervé

Ministre du Temps libre entre deux infections : André Pana-Henry

Ministre de la Culture de germes : Djack Langue de Pus

Ministre du Logement à pas cher dans l'arrondissement kaLoupéen : Roger Lanthrax

Ministre de l'Environnement Inflammé : Michel Crépoutulgras

Ministre de la Mer d'Abcès : Louis La Plaiessèche

Ministre des P.T.T. (Panaris Très Terribles) : Louis Metsledoigtdansd'l'eau- Daquin

Ministre des Anciens Abcès Combattus : Raoul Tumeur

Vous imaginez combien face à pareille équipe de choc, il me fallait réagir!!! Comme on avait prévu le week-end prochain de partir à Guernesey pour prendre les repérages histoire de jouer « Le cercle des amateurs de littérature……» [4] en mai 2013...Pour l'heure, on maintient !

Mais sûr de sûr, c'est décidé, au retour je cherche une équipe de choc, un gouvernement de relève !

Allez, disons au plus tard le... 6 mai, 20h, branle-bas de combat! On passe à l'attaque...

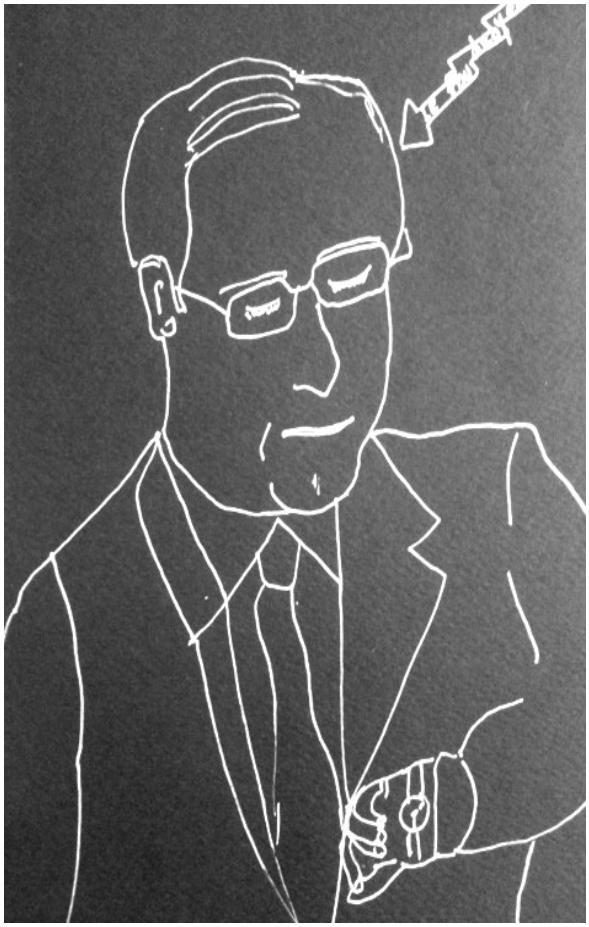
Que Golden Staphy déguerpisse ! D'ici là, Sœur Pyostacine, veille sur moi !

_____

[1] genre un petit être hystérique et détestable qui s'accroche à son trône qu'il était censé occuper dignement durant cinq ans…
[2] Lancirezé, ça sonnait moins bien, hein…
[3] Non, non, ne me dites pas qu'on se souvient toujours que Naboléon a déjà proféré ce SOS-là ?
[4] N'oubliez pas de diffuser l'info

Le foudroyé

Solucide



Georges Gustave, dit Gégé, n'oubliera jamais la naissance de son fils cadet par une nuit d'été orageuse de l'an de grâce 1954. Le ciel était violet, strié d'éclairs orangés et silencieux. On fêtait la Saint Thèse. Son statut de médecin l'avait autorisé, alors qu'il n'était pas encore à la mode pour les pères de soutenir leur épouse lors de l'accouchement, à assister son confrère obstétricien avec qui il jouait au poker le vendredi. C'est ce jour que son fils avait choisi pour présenter à la face du monde son postérieur bleui (où le rose a des reflets bleus), tableau qui le dégoûte encore aujourd'hui tant il lui rappelle la honte de sa vie. En effet, le papa s'était évanoui et son collègue ne manquait aucune occasion pour le Rappeler, au grand dam du confrère, orl distingué et heureux jusque là.

Le petit François s'était donc présenté par le siège, ce qui n'est déjà pas banal, au moment même où un formidable éclair avait plongé à l'instant T la petite clinique rouennaise dans le noir le plus total. Lorsque la lumière était revenue, la minute d'après, tout le monde s'était tu et constatait avec horreur pour les uns, hilarité pour les autres, le bébé bien en chair, replié sur lui-même, les bras tendus, les poings serrés et les deux petits majeurs pointés vers le ciel qui crachait maintenant une pluie grasse exhalant une forte odeur de foin à peine engrangé.

Hormis l'anecdote épique de sa naissance, l'enfance de François se déroula paisible, sans fait majeur à raconter tant le petit, et de l'avis de tous, se montra facile à vivre, se réjouissant de tout, s'exclamant pour un rien. Le petit garçon devenait facétieux, développait une langue qu'il chérissait et dont il s'amusait, le soir à la faveur d'une lampe de poche reçue pour son dixième anniversaire, à décliner les subtilités en compulsant son autre cadeau, un dictionnaire Robert.

C'est ainsi certainement, qu'il se découvrit une disposition à manier un humour n'appartenant qu'à lui. Il testait sur sa mère bienveillante ses petits mots d'esprit, toujours récompensé par son sourire complice qu'il voyait comme un encouragement. Lorsqu'il avoua, mais cette fois sans aucune trace d'ironie qu'il se vouait à devenir pape, sa mère fut prise d'un tel fou rire que pour la première fois un horrible sentiment d'incompréhension assaillit le garçon. Il remit à la baisse cette folle ambition et déclara le mois suivant avoir

décidé de devenir un jour président de la République, ce qui redoubla le rire de sa mère tandis que son père ne put que hausser les épaules de dépit.

Car pour cet homme affable, le monde ne tournait plus rond depuis cette année fatidique vécue comme humiliation suprême : son pays dont il était si fier perdait de sa grandeur, n'était plus un Empire, bradait ses colonies ; Diên Biên Phù représentant à ses yeux le sommet de l'inacceptable, une honte irréparable signant à jamais la perte des Valeurs contenues et désormais perdues. De l'Algérie, il était interdit de mention et tandis que le père s'enfermait peu à peu dans une aigreur qui le plongeait dans le silence comme une tumeur ronge les organes de l'intérieur, la mère, elle, s'enthousiasmait pour une nouvelle figure, celle d'un autre François, qui deviendrait, lui, président de la République par une belle journée de mai.

En attendant ce nouvel horizon qui métamorphoserait durablement l'idéal d'un fils ignoré par son propre père, le jeune François avait dû vaincre un obstacle de taille : son déménagement à l'âge de 14 ans pour une cité nantie qui caressait Paris. Sa révolte, il la conserva pour lui, déjà dépassé par une ambition à laquelle personne ne prêta la moindre forme d'attention. C'est à ce douloureux passage de l'adolescence qu'il décida en conscience de ne donner de lui que ce qu'on était prêt à recevoir, c'est-à-dire pas grand-chose en dehors de son physique ingrat et son humour de potache. Au moins, n'éveillait-il chez ses coreligionnaires ni jalousie ni méfiance, à peine une condescendance chez les petits bourgeois dont il détestait en secret les codes ignorés. Il resterait fidèle à sa province, engoncé dans ses costumes gris, prêtant le flanc, avec un masochisme éclairé de son sourire charmeur, aux quolibets. Nul ne me connaît, personne ne se doute du destin qui m'attend, rira bien qui rira le dernier, se disait-il le soir, à l'heure du coucher, comme d'autres égrainent un chapelet de nacre.

C'est qu'il avait développé, dans la solitude propre à l'adolescence, une hypothèse qu'il s'acharna à décliner jusqu'à ce qu'elle colle à son corps telle une seconde peau. Il avait un Destin. On L'avait choisi et il ne s'appartenait plus vraiment. Ce secret ne serait divulgué qu'à la veille de son sacre, à la femme de sa vie, ébahie de reconnaissance qu'elle ait à son tour été choisie. C'était une évidence qu'il lui était évidemment interdit d'évoquer. Lui, qu'on nommait au lycée, le « concentré rationaliste » ne pouvait verser dans ce genre de fable basée sur la métempsycose. Pas lui ! Pas ça ! Et pourtant, cette croyance le submergeait. Elle lui était apparue un soir lors de la lecture d'une nouvelle de son écrivain favori, Guy de Maupassant qui a décrit sa Normandie comme personne. Au début, l'idée l'avait simplement fait sourire, mais petit à petit elle s'était imposée avec une force telle qu'il s'y était plié, docilement. Cette extravagance n'était pas pour lui déplaire car il la savait indétectable. Inéluctable aussi... Travailleur acharné, il tirait un réel plaisir des études qu'il poursuivait sans le moindre heurt, sachant qu'il conservait secrètes ses pensées inavouables. Le ressort que d'aucuns, désormais, s'échinent à rechercher, c'est lui et lui seul qui l'a façonné et c'est sa plus belle fierté, son secret le mieux gardé, son Fort Knox inavoué, qu'il a consciencieusement armé jusqu'à la bataille finale.

Les études, aussi longues que brillantes l'avaient heureusement préparé à la patience, l'humilité et l'ingratitude. Ne lui manquait à 25 ans qu'une forme de légitimité qu'il trouva chez sa camarade de la promotion Voltaire à l'ENA, une jolie fille qui masquait une ambition démesurée derrière une timidité presque maladive. Il la surnomma Miss Glaçon, ce qui la fit vraisemblablement

fondre, une fois qu'ils s'entendirent à tuer leurs pères respectifs, dont ils avaient eu tant à souffrir mais qu'ils avaient, chacun de leur côté, fini par surmonter la criminelle aura. C'est grâce à elle qu'il entra, à ses côtés dans les arcanes feutrés d'un pouvoir éthéré. Il ne croisa que rarement le Président, dont il ne partageait que l'auguste prénom mais cela lui suffisait. Une porte s'était entrouverte, et ce qu'elle donnait à voir, dans une pénombre où tout le monde chuchotait, c'est ce qui l'attendrait un jour.

La quête du Graal réserve cependant bien des vilenies, embûches et traversée du désert qu'il surmontait en reprenant du dessert. Sa gourmandise, en effet demeurait un péché qui ne le rendait pas mignon. Il s'épaississait en attendant le moment propice dont il commençait à douter qu'il arrive un jour. A la naissance de son quatrième enfant, sa compagne, dont il refusait la main chaque année à la date anniversaire de leur rencontre, exerçait la lourde tâche de ministre alors qu'il n'endossait que le statut minable de compagnon flasque. Cette dernière avait convoqué une équipe de Paris Mach 2, afin d'immortaliser au mieux la vie normale d'une famille ordinaire. Sa colère ne s'apaisa qu'à l'instant magique où son regard croisa les yeux de chat de la journaliste dont il ne parvenait pas à imprimer le nom. Il évoquait parfois son prénom qu'il prononçait avant de s'endormir : Valérie. Comme elle était jolie !

Tandis qu'il s'effaçait, au point de devenir de plus en plus flou, sa compagne fendait l'armure, se montrant si cinglante qu'il supportait mal qu'elle lui rappelle à ce point son propre père, égaré dans ses pensées réactionnaires. Le couple battait de l'aile, il s'en rendait bien compte mais il supporta vaillamment l'épisode attendu en se rapprochant de la belle journaliste dont il admirait l'élégance et le port de tête. Une vraie reine ! Mieux : une future première dame que le monde envierait un jour. Il n'en était pas encore là, malheureusement et devrait encore vaincre bien des humiliations, au sommet desquelles se plaçait désormais sa rivale, la mère de ses enfants ! Rien, décidément ne lui serait épargné.

Mais selon l'expression que son ennemie la plus intime volait régulièrement, sa conviction rentrée demeurait ; Il la sentait, elle était là, chevillée au corps. Elle explosa littéralement lorsque, posté devant sa télévision le soir du 31 décembre 1994, le Président s'était personnellement adressé à lui par une phrase sibylline qui, depuis, demeure ancrée en lui : « Je crois aux forces de l'esprit, je ne vous quitterai pas » avait soufflé François à François. Tout s'était éclairé subitement : bon sang mais c'est bien sûr ! Lui, qui, bêtement avait perdu du temps à chercher parmi les illustres l'esprit qui l'habitait, il l'avait là, sous ses yeux, en la personne du Président. Pourquoi le même esprit ne pourrait-il siéger dans plusieurs corps, pourvu qu'ils le méritent ? Il suffirait donc d'attendre que le Président, par sa mort, lui passe le flambeau, cette flamme subtile qu'il sentait vivre en lui en parcourant son pays. Comme l'Autre, il incarnerait un jour cette France immémoriale en lui insufflant la touche indispensable d'une modernité qu'il nommait Egalité ou bien Justice.

Tout personnage hors norme trimballe au plus profond de son âme gloutonne un lot de turpitudes et la souffrance n'a pas épargné notre bon François qui eut encore à endosser une forte dose d'humiliation lorsqu'il s'avéra, aux yeux de quelques chiens, comme le principal défaut de sa candidate de compagne aux élections de 2007. Eut-il d'autre choix, qu'une fois encore, ronger son frein ? Sa seule consolation tenait dans la victoire annoncée et attendue de l'escogriffe Sarko ; il lui restait

assez de lucidité pour en convenir. Alors, il s'effaça.

A la veille des Primaires socialistes de l'élection historique de mai 2012, on l'appelait monsieur 3%. Seul, il s'était éloigné de la sphère politique parisienne en arpentant chacune des 36 000 communes de France et de Navarre. Chaque soir, il visionnait des cassettes des principaux discours de son modèle, s'appropriait ses gestes, s'imprégnait de la langue, notait les mots clés qu'il répétait devant le miroir. Il ne lima pas ses dents mais entreprit de perdre les 10 kilos superflus qui l'avaient jusqu'ici fait passer inaperçu. Des langues fourchues assurent qu'il est allé jusqu'à teindre ses cheveux de jais alors qu'il ne fait que les cirer...

Son heure était venue et son ascension, saluée régulièrement par des sondages favorables, le forcèrent à surjouer l'humilité. Rien n'était encore gagné même si le plus dur était fait : rassembler autour de lui le troupeau d'éléphants assoiffés de pouvoir. Il laissait faire en scandant les slogans qu'il avait lui-même trouvés. Tout devait respirer la simplicité, voire même le ridicule lorsqu'un de ses sbires eut l'idée saugrenue d'accompagner le geste à la parole. Lui, restait calme et digne. Un type « normal » qu'il disait. Après toutes ces années d'abnégation, il était impérieux de ne céder à aucune sirène, surtout pas celles émises par ceux qui se disaient soudainement proches en ne tarissant pas d'éloge sur son intelligence supérieure, sa mémoire phénoménale, sa capacité de travail, et bien sûr sa « gentillesse ». Il en riait sous cape, sentant chaque jour la victoire s'approcher.

Lorsque le grand jour arriva enfin, il trépignait depuis l'aube en pensant à celui qui pensait ne faire qu'une bouchée de son rival. Tout le monde assista, médusé, à l'attaque en règle et sans faille de celui qui n'avait éveillé aucun soupçon. Face à lui, dépité, le président en place n'avait que quelques jours à compter. Il ne se remit jamais tout à fait de sa contre performance, ne jugeant pas nécessaire de se préparer à un combat qui n'en était pas un. Le débat se révéla cruel, il en sortit contrit. Il avait perdu face au plus falot des adversaires, c'est ce qu'il eut le plus de mal à digérer. François, de son côté se lança dans une tirade restée dans les annales car les téléspectateurs y apprirent un nouveau mot jusqu'ici réservé aux littérateurs, l'*anaphore* que les media reprirent en boucle jusqu'au dimanche historique du 6 mai 2012.

Une fois élu, il plagia une dernière fois son homonyme en s'exclamant «quelle histoire !»

L'histoire pourrait s'arrêter là et la romancière s'effacerait à son tour derrière les politologues hagiographes et non moins officiels du nouveau président. Las ! Si la vie de François Ash ressemble à s'y méprendre à une fable de La Fontaine, elle conserve cependant son énigme, digne des Mystères de Paris. Les plus jeunes d'entre vous ne se souviennent peut-être pas que l'Autre François avait été surnommé Dieu par les media licencieux. Dans toute mythologie qui se respecte, l'épisode de la vengeance est attendu avec délectation par les lecteurs avides et l'histoire de François Ash n'échappe pas à la règle.

Au soir du 15 mai, après la journée fort chargée de son avènement, affublé de la croix de chevalier de la légion d'honneur, le président fraîchement intronisé s'envola pour Berlin.

Au moment où la foudre s'abattit sur l'appareil, à l'instant même où le noir se fit, François ressentit un curieux mais étrange sentiment qui le vida de l'intérieur. Il était seul, pour la première fois de sa vie. Abominablement seul. L'Esprit l'avait quitté. A peine entendit-il murmurer dans le vacarme assourdissant de tôle froissée une voix bien

connue, qui venait de très loin. «Le repos, c'est maintenant». La voix de Mitterrand ! François insista pour que l'avion ne fasse pas demi-tour, qu'il poursuivre coûte que coûte son trajet mais ses pouvoirs l'abandonnaient au moment même où la tentation d'y goûter affleurait.

Seul !

Seul et pour cinq ans. Seul à trouver sa propre voix, sa propre voie.... lui qui voulait ré enchanter le pays, se mit à déchanter. Nous attendrons, quant à nous, le même temps pour écrire une morale, si tant est qu'il faille en écrire une.

Calaverita

Volker Rivinius

Là-bas, ici-bas, la nuit s'illumine
En flammèches couleur orpheline couleur
Eurydice
Regarde, Mort, tout est prêt pour toi et ton
cortège
Laisse, cette nuit, les âmes s'amuser
Et consoler les vivants
Craintifs, crédules ou non

Maocyecuele onnetotilo
Yn tla xicuicacan anincahuan

La mort n'est pas amie
Santísima Muerte ! Santísima Muerte !
La mort n'est pas ennemie
Santísima Muerte ! Santísima Muerte !
Elle est là parmi nous, c'est tout
Santísima Muerte ! Santísima Muerte !

Elle danse, elle danse

Onel ticyacauhque
Y tauh yn totepuh y tenochtitlan

Mais cette mémoire n'est pas la mienne
La mienne ? Elle est occidentale
Comme le feng shui, le raï et le koala
Comme la tomate, maïs et chocolat

Sampling náhuatl :
- Qu'il y ait de la danse / Chantez, mes frères cadets
- en vérité, nous avons abandonné notre ville Tenochtitlan

(issu de : *Visión de los vencidos*, dir. par Miguel León-Portilla, México 1959

Avatars

Phil Korrigan

Ici les mots n'ont plus cours.

La parole est absente.

Tout n'est affaire que de vibrations, de perceptions, d'impressions.

Et encore.

Pour autant qu'il m'en souvienne…

Une impression de froid d'abord, du cœur de la nuit aux lueurs de l'aube.

D'un froid mordant qui ne glace aucun sang, ne fait frissonner aucune peau. Un froid mortel pour les isolés en plein vent, loin de la protection du muret ou de la couverture de l'arbre. Le laurier en a fait les frais. A l'été resplendissant de verdure, il vivote désormais en ses couleurs de deuil, tombé sous les rigueurs d'un hiver meurtrier.

Je croîs en silence bercée par les douceurs d'un printemps tardif, hantée par le souvenir encore récent du fer qui étête et qui broie, et par d'autres plus lointains tour à tour tranquilles ou funèbres.

Car je n'ai rien oublié de mes états passés.

Des plus nobles aux plus humbles.

Des états d'exceptions aux vies de peu de choses. Des formes, des enveloppes, des réceptacles qui m'accueillirent parfois pour des années, parfois pour quelques heures. Comme ce moustique d'un jour écrasé sur la face rubiconde d'un *jogger* matinal.

Mes débuts furent royaux dans les méandres d'un fleuve où j'étais craint pour ma vélocité et ma férocité. Un matin, le leurre d'une cuillère trompa ma vigilance et mit un terme brutal à cette première existence aquicole. J'en fus un rien surpris, un temps dépité. Ma renaissance se fit en airs, ceux d'une basse-montage qui me virent prendre vie et me jouer bientôt des tourbillons et des bourrasques, des rafales de pluie et des griffes des prédateurs. C'est pourtant sous les crocs d'un borgne patte-pelu que se termina mon destin d'emplumé. J'ai connu ensuite les frissons du frottement de ma parure d'écailles en rampant venimeux sur les pierres d'un sentier. J'ai vécu la longue nuit des errances souterraines en fouisseur de terres arides. J'ai encore en mémoire le rythme de mes reptations lentes et gluantes de mollusque berbère, le crissement de mes ailes d'insecte dans des circonvolutions aériennes, frénétiques et erratiques.

Tout cela n'est plus.

Prisonnier de mes radicelles, je végète. Insensible au bal des naissances des graminées qui sourdent autour de moi. Le vent me couche, la semelle du passant m'écrase, la fournaise estivale m'éreinte. Mes besoins sont primaires, vulgaires au regard de mes grandeurs d'antan. Je me drogue de lumière, me gave d'humus, m'irrigue d'eau claire. Passive. Soumise aux caprices du temps et à la ronde des saisons. La monotonie des jours précède l'uniformité des nuits. J'en suis à espérer mon prochain trépas.

A le rêver.

A l'invoquer.

Je l'imagine fulgurant : happée, arrachée puis déchirée par les mâchoires d'un ruminant échappé de son enclos. Je le redoute interminable : lentement desséchée par le poison d'un désherbant chimique. Je l'espère étincelant : grillée en un mois d'août caniculaire dans les flammes d'un incendie criminel.

Mais rien ne vient sinon l'ennui.

Il me faut donc attendre le prochain passage, me morfondre en Poacée en aspirant à mieux à la prochaine bascule. Ou plus certainement me résoudre à poursuivre mon cycle en protozoaire glouton ou en virus obscène. Muter, émigrer, déménager, changer d'état sans cesse, sans connaître la suite et encore moins la fin.

L’éternelle jeunesse

Marcus Santner

Le soleil flamboyant s'est associé avec l'azur profond d'un ciel pur, sans nuage, pour fêter, lui aussi, ce jour merveilleux.

Louise, debout près de la table de service où fument les bougies du gâteau, sourit de ce sourire si coquin qui l'avait enchanté voici quarante ans, lui le séducteur à la figure d'empereur romain.

Ha… Louise et Antoine… le couple qui représentait le bonheur parfait auprès de toute la famille et tous leurs amis.

Il faut bien dire qu'hormis une petite entaille d'Antoine au contrat, si insignifiante qu'on l'avait enfouie dans l'oubli, leur vie exemplaire, d'amour, d'entente et de complicité, faisait l'admiration de tous et c'est bien naturellement que l'idée de fêter leurs quarante ans de mariage s'était imposée.

A soixante ans pile, ils restaient, tous les deux, relativement jeunes tant par leur raisonnement que par leur forme physique et dans l'esprit de chacun, ces noces d'émeraude n'étaient que le début d'une longue vieillesse sereine.

Antoine admire son épouse qui, passant devant la baie, se débrouille à s'allier avec le soleil pour faire un contre jour digne d'un Renoir.

Son éternelle coquetterie l'a si bien servie tout au long de leur vie que ce n'est pas ces quelques petites pattes d'oie autour de ses si jolis yeux qui rebutent Antoine, au contraire : elles font ressortir la maturité de son visage de madone et le seul regret qui l'effleure parfois est qu'aussi séduisante soit elle, la vieillesse reste la vieillesse.

Et il n'empêche qu'il regrette un peu le si beau visage de ses vingt ans.

Et plus car affinités…

Mais, bah… qu'y faire ?

Pour ce merveilleux repas, Antoine à tenu à ce qu'ils puissent le savourer tous les deux, main dans la main, les yeux dans les yeux, seuls face à leur amour et si tout a été préparé chez un traiteur renommé, le service est assuré par Louise avec beaucoup de maîtrise; comme d'habitude.

C'est en buvant sa coupe de champagne qu'Antoine a ressenti cette douleur fulgurante qui lui traverse maintenant la poitrine.

Il titube et, sous le regard anxieux de Louise, s'effondre sur le canapé… Il la voit s'affoler, se pencher sur lui, se relever les yeux hagards et se diriger vers le téléphone. Ce seront les dernières images de sa vie qui s'était mise à défiler comme dans un film muet.

Puis, étrangement détaché de la situation, il s'élève au dessus de ce corps tordu qui git sur le canapé.

Et c'est un voyage étonnant qui commence : planant avec légèreté il est aspiré par un grand tourbillon pour se retrouver ensuite dans un immense tunnel noir dont il n'aperçoit que l'extrémité très lointaine: juste un petit point blanc.

Longtemps après, le tunnel le crache dans une clarté aveuglante où il va flotter pendant… des heures? Des années? Des siècles? Il l'ignore car il a perdu tout sens de mesure du temps.

- *Bienvenu dans ma demeure.* Le géant, barbe et longs cheveux blancs, flottant dans une longue toge blanche, entouré d'un halo cotonneux, le regarde avec bienveillance
- *Où… Où suis-je ?*
- *J'ai examiné ton parcours de vie,* continue le barbu en ignorant la question*, je dois reconnaitre que ton épouse et toi, vous ne méritez pas ça.*
- *Mais qui est tu?*
- *Aussi vais-je te donner une seconde chance: tu vas pouvoir retourner sur terre pour finir ta vie…*
- *Mon Dieu ! Ainsi tu existes vraiment ?*
- *De plus, je te donne la possibilité d'exhausser un vœu et je l'assumerai.*

Antoine commence à comprendre l'incroyable chance dont il bénéficie, lui qui ne croyait guère à ces histoires d'après vie et de réincarnation… Il réfléchit au vœu qu'il pourrait demander à ce barbu tout puissant et une idée machiavélique lui traverse l'esprit: s'il doit repartir dans sa vieillesse autant qu'elle soit la plus dorée possible, non?

Avant de formuler son souhait, il a tout de même une pensée pour Louise et lui envoie ses excuses par la pensée.

- *Heu… j'aimerais, dans ma deuxième vie, me retrouver avec une femme plus jeune que moi de trente ans…* Interloqué par tant de cynisme, le tout puissant regarde Antoine avec une lueur amusée dans les yeux.
- *Une parole est une parole: va, retourne sur terre et j'exhausserai ton vœu…*

C'est ainsi qu'Antoine repart pour aller vivre sa merveilleuse deuxième vie.

- *Monsieur, monsieur… réveillez vous.*

La femme qui est penchée sur Antoine est très belle et, à voir les globes de ses seins émergeant du chemisier, il évalue le tour de poitrine à quatre vingt dix, pas moins.

Antoine hume avec délice son odeur fraiche et se met à la détailler sans vergogne : après tout elle est là pour lui; non?

Blonde avec des cheveux ondulés qui tombent en cascade sur ses épaules, des yeux verts émeraude, une bouche sensuelle dessinée par des lèvres pleines, une fossette sous chaque pommette et un corps excellemment bien proportionné… le rêve de l'homme.

- *Monsieur? Ca va? Ne vous agitez pas… Là, tout va bien maintenant.*

Antoine regarde le beau visage et sourit : la vie est si belle; il arrive à articuler:

- *Où suis-je?*

Le beau visage esquisse une mimique faussement courroucée.

- *Ha, vous revenez de loin!* Puis, se tournant, elle chuchote: *Vous pouvez approcher madame, mais ne le fatiguez pas…*

Et le visage tout réjoui de Louise apparaît dans le champ de vision d'Antoine;

Que fait-elle là? Pense Antoine surpris. Puis au changement de mimique de son épouse succède un silence gêné…

- *Mais… Que lui est-il arrivé?* Bredouille sa femme en se tournant vers la blonde apparition
- *Que voulez vous dire?* Répond l'infirmière interrogatrice
- *Heu… non, rien…*

Tout ceci inquiète Antoine mais une piqure le plonge dans le sommeil et lorsqu'il se réveille, beaucoup plus tard, il est seul dans cette chambre d'hôpital.

Il se lève et va dans la salle de bain.

Il scrute le miroir et…c'est une surprise incommensurable qui l'attend en découvrant son visage : celui d'un papé de quatre-vingt-dix ans…

- *Ho, coquin de Diou, j'avais pas précisé !*

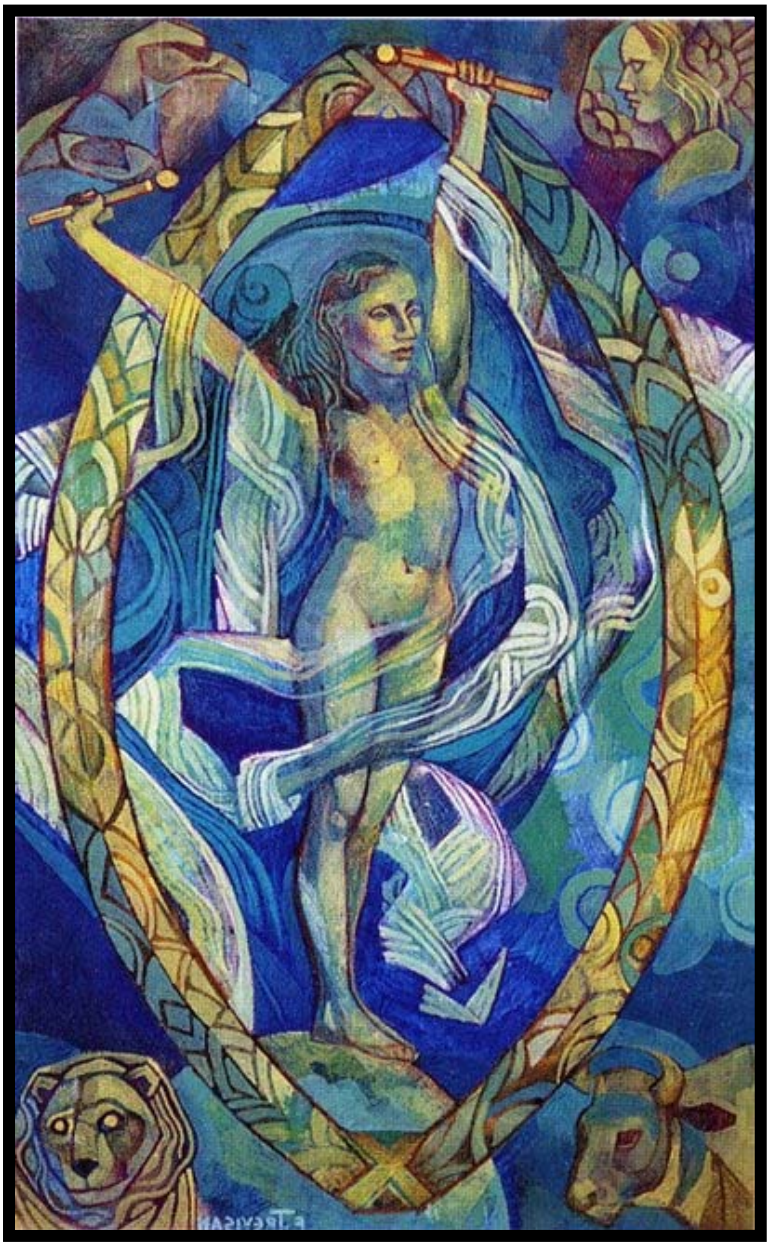
S'il devait y avoir une morale à cette histoire invraisemblable du point de vue métaphysique masculine, serait que les hommes sont des cochons et que les femmes ont vraiment horreur qu'on les quitte.

Et c'est un homme qui vous le dit.

Un homme de soixante ans…

L'art ricane (21)

Enfant de Novembre



J'affûte...

J'aiguise...

J'affine

Ma 21ème lame

Et prends l'inspiration

Avant une envolée...

Au sommet des arcanes

Majeurs,

J'aspire au yin...

- du ciel aux spirulines-

Un pied levé,

Le corps en équilibre

(ou pas)...

... la nuque soutenue

Par un collier de caresses...

POSSESSIONS

Henri-Pierre Rodriguez

Elle s'appelait, ou s'appelle, je ne sais, Lola ; je crois bien, mais où ? Je ne sais plus.

Ailleurs elle porta le prénom d'Oriane et apparut, encore ailleurs, en tant que Marie ou bien Sylvaine à moins que ce ne fût Clotilde ou Marjolaine.

En sandales de corde, ses boucles blondes dansant au gré des vents elle imprimait en creux sur le sable, comme une caresse, l'empreinte aérienne et gracile de son pied d'elfe, la souplesse de son corps auréolée de la vapeur mouvante de son ample robe de coton avait quelque chose d'une apparition. Ou alors, moulée dans l'exactitude implacable d'un fourreau de satin grenat, le chignon maintenu par une résille perlée, arrogante et altière, elle torturait cruellement, avec une indifférence parfaite, de la hauteur improbable de ses talons acérés comme des armes, l'Orient des tapis de soie.

Mais sous quelque latitude que ce soit, l'étrangeté de son œil était invariable, la profondeur de son velours mauve scintillait d'éclats d'absinthe que je n'ai jamais revus ailleurs. Éclairs d'orages allumant des incendies infernaux dans la matité sourde de l'abysse nocturne.

J'en parle au passé parce que son présent m'échappe, mais j'ai la certitude qu'un jour, elle reviendra, prédatrice fatale, s'emparer et de l'âme et du corps de Jean, d'un autre Jean ; elle réduit à néant l'identité de ses proies dans le déploiement baroque de ses multiples avatars.

Jean, le Jean que j'ai connu, menait la vie d'un Jean comme il en est tant. Études honorables et carrière prometteuse, ses vingt ans s'apprêtaient à basculer en trente.

Les jours du jeune homme s'écoulaient dans la quiétude cossue d'un appartement haussmannien du boulevard Malesherbes ; son père décédé dans la force de l'âge laissa sa famille dans une aisance plus que confortable. Madame Devéga, la mère de Jean, trompait son ennui entre deux visites et la rituelle cadence des dîners, en martelant mécaniquement du Chopin sur le demi-queue du petit salon qui jouxtait sa chambre ; elle aimait Clarisse, la fiancée de son fils unique, mais envisageait avec anxiété le vide qui serait le sien lorsque « le petit » s'établirait.

Si elle avait pu savoir…

Lola, oui, c'était bien Lola à cette époque, je m'en souviens, fit irruption dans ce conformisme si convenu et le dévasta sans même donner l'impression de s'en donner la peine. Comme malgré elle. Ou parce que c'était elle.

Voici comment Jean entra dans l'arène de la passion :

Le jeune homme, en ce samedi ensoleillé, chaussé de souples mocassins, un léger chandail jeté sur ses épaules, sortait d'une exposition du Centre Pompidou ; assez réticent aux expressions d'un art contemporain qu'il ne comprenait toujours pas, il s'appliquait à « faire » quelques manifestations, ne serait-ce que pour ne pas avoir l'air obtus vis-à-vis de ses collègues moins déterminés par un milieu social traditionnel.

Devéga junior s'acheminait vers la fontaine Tinguely-de Saint Phalle lorsque son regard, porté vers la gauche, se fixa sur une consommatrice, magnifique figure féminine, abstraite en elle-même et qui le bouleversa. Une jupe ample comme un coquelicot dont elle avait la couleur, un corsage bleu gitane échancré sur une gorge nacrée, le soleil donnant des reflets de cuivre à l'or des cheveux, fastueuse et flirtant presque avec une vulgarité assumée, Lola aspirait au moyen d'une paille courbe un breuvage coloré saturé de glaçons.

Un regard aimante t-il un autre regard lorsqu'il provoque une émotion aussi intense ? Ou bien l'indifférence de chatte aux aguets de la femme était-elle feinte ? A moins que, tout simplement le hasard…

Lola, avec la détente inexorable d'un serpent darda ses prunelles dans celles de son admirateur sidéré. Un sourire total, déterminé et coruscant fut la banderille qui tua la volonté d'un cœur anéanti et l'estocade qui fit à jamais sortir Clarisse des pensées de son fiancé.

Elle avançait vers sa victime d'une démarche cadencée comme un métronome dont nul ne pourrait arrêter le balancier, la bouche fardée de sang glacé souriait toujours, découvrant la brillante dureté carnassière des dents de la vampiresse. Une main irrésistible se saisit de la mollesse pantelante d'une autre main et entraîna son propriétaire vers un ailleurs dont il ne reviendrait pas.

Le sort de Jean était scellé.

Un loft almodovarien ; des canapés en forme de lèvres et des fleurs en matière plastique partout, sur les murs des chromos de madones coiffées de tiares d'impératrice et aux cœurs percés d'épées à la garde brillante de strass. Les châles fleuris aux longues franges qui faisaient office de rideaux, une fois tirés, transformèrent l'espace en un kaléidoscope mouvant d'ombres indécises mourant au seuil des taches de douces lumières tamisées.

Comme le palais d'une Armide kitsch.

Sur la couche au ras du sol aucune joute ne se joua, les enlacements et les abandons se jouèrent longuement, sur le mode continu et sans heurts des enroulements et des reptations.

L'homme, avait abdiqué de toute volition et se dissolvait dans les désordres des draps pour, ensuite, ré-émerger entre les bras tendres, éblouissants et irrésistibles de la femme. Les ondoiements de la sirène jouaient avec une facilité déconcertante sur l'abandon béat du corps privé de réaction d'un homme anesthésié par la torpeur languide des voluptés de non retour, il semblait se vider de toute substance, de toute volonté, de toute vie propre.

On n'a jamais revu Jean, comme si la terre l'avait avalé ou comme s'il s'était dissous dans l'éther. Lola a quitté Paris laissant dans son appartement quelques vêtements d'homme comme ce chandail de souple cachemire vert ; des habits, rien que des habits, mais encore vibrants du souvenir d'un corps qui y avait palpité.

En revanche, en partant, la femme était différente, quelque chose d'un sourire d'homme flottait autour d'elle, elle se mit à fumer et le geste de sa main était en tous points identiques à celui de Jean lorsqu'il allumait, entre deux extases, une cigarette blonde ; il y avait aussi dans le regard de

Lola une curiosité nouvelle, des appétits autres et des interrogations différentes. Elle se déprit des brinborions « postmodernes » et se mit à aimer la délicatesse équilibrée des fauteuils Louis XVI.

Jamais plus personne n'a croisé Lola à Paris, elle doit parcourir les villes, toujours pareille, toujours changeante, à Madrid à la recherche de Juan ou à New-York pour un John ; il se dit aussi, qu'à Linz, un Johann aurait mystérieusement disparu.

Sous l'empire de quel prénom va un Giovanni à sa perte ?

Eva ? Marlène ? Que sais-je encore…

Ils ont tous disparu à jamais et sans laisser de trace autre que celle de certaines variations dans le comportement ou le goût de celle que nul ne connaît.

Dans la plume

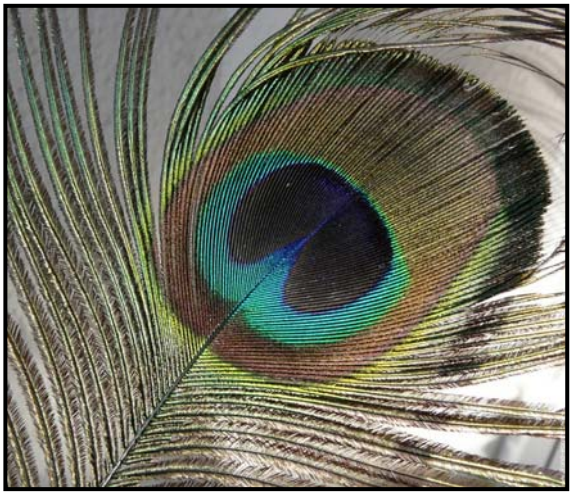
Marie Louve

Dans la plume, l'œil sacré, l'ocelle, je suis vous tous. Par nature, j'affiche mon corps, formes et couleurs. Je fais la roue avec des mots sur des lignes et des pages au service de ma suite chatoyante. Sur mon passage, je pavane la séduction. Votre œil me lie en vous. Je deviens votre histoire, vos pensées, votre imagination. Ici, je n'existe pas sans votre regard qui me rend dépendant. Dans la plume, je suis votre regard. De bas ou de haut.

Ailleurs, je vis sans besoin de vous. Je me suffis pareillement à tous les gallinacées. Quelques vers sans pieds, des insectes, des graines et des baies juteuses à mon bec comblent mes appétences au quotidien. Quand vient la saison des amours, entre avril et septembre, je fais la cour à mon harem de paonnes. Ma spectaculaire parade nuptiale met au défi tous les Don Juan qui voudraient rivaliser avec mon art de la séduction. Ils n'en ont pas les atours nécessaires. Il me suffit de déployer ma fabuleuse traîne en formant une large roue, de la faire vibrer par de somptueux frémissements devant mes femelles pour qu'enfin l'une d'entre elles, de désir, se jette au sol. Alors, je replie ma roue avant de grimper sur son dos pour la féconder. L'extase. Tous les paons savent faire des œufs sans les casser.

Nous les paons, sommes de nature sédentaire. Pas de SDF parmi nous. Dans la forêt, nous avons notre dortoir haut perché dans des arbres. Nos prédateurs, les tigres et les panthères, sont ainsi tenus à distance respectable. Si d'aventure, ils nous dénichent, Je sonnerai l'alarme par un cri d'une sonorité explicite. Il ne sera pas dit que je fais l'autruche. Je défends notre territoire sans aller jusqu'à guerroyer avec une panthère, mais d'astuces je sais résister et survivre. Il va sans dire que parfois, nous perdons quelques membres de notre communauté.

Croyez-le ou non, certains humains ont la



conviction que notre chair délicate les rendra incorruptibles et qu'ainsi, ils auront la vie éternelle. Nous serions aussi le symbole du soleil par l'aspect arrondi de notre queue ouverte en éventail. Par nos multiples ocelles, nous devenons l'œil sacré des dieux. Misérables ! Si je perds mes plumes au printemps, vous les ramassez pour les vendre au Dollar Shop sans m'accorder mes droits de propriété. Qu'est-ce qu'ils peuvent être chimériques ces humains ?

Je ne suis qu'un paon qui se pavane. Je suis un code génétique.

Je nais. Je vis et je meurs. Et vous ?

Journal intime d'un GSM

Zack Morel

Salut, mon nom est Samwak X274-BZI. Vous me connaissez certainement, j'étais dans la rue sur toutes les affiches. Les messages télé et radio ont vanté mes qualités. Je suis un téléphone portable. En fait non, je suis LE téléphone du futur, une merveille de technologie concentrée. Ecran extra-large tactile, appareil photo 30 millions de pixels, accès internet, mail, multimédia. Petit, compact et léger, je suis le compagnon idéal et voici mon histoire…

11 février. NAISSANCE

Extirpé de mon sarcophage de carton, je suis venu au monde en jouant ma première mélodie hi fi. Rapidement doté de ma nouvelle carte SIM, j'ai droit à ma transfusion électrique. Les doigts de ma propriétaire sur mes touches sont doux et agiles. En activant mon appareil photo, je découvre son visage. Elle est belle et je crois la connaître. Une petite recherche WAP sur internet me le confirme : Je suis le nouveau GSM de Liu-Zé, la célèbre chanteuse pop du moment.

Elle n'est pas très grande, mais sportive. Blonde, les yeux bleus, un sourire carnassier, elle affiche la splendeur de ses 24 ans. 5 années de carrière et deux tubes l'ont propulsé au sommet des hits. Dans l'article, on signale également qu'elle entame une tournée mondiale. Je vérifie et effectivement elle a souscrit un forfait international et illimité. Avec elle, je vais découvrir le monde…

Je commence mon journal.

18 février. VIE DE STAR

Strass, paillettes et soirées, voilà ma vie depuis près d'une semaine. Pour le moment, la tournée se cantonne en Europe : Paris, Rome, Berlin, puis Marseille, Londres… Vous pensez que j'ai bien de la chance ? C'est une erreur. Très vite, je me suis retrouvé overbooké, ma mémoire SIM saturée, mon carnet de contact en ébullition, ma batterie en surchauffe. Pas une minute de répit.

Aveuglé par les flashs des paparazzis, trimbalé de limousines en avions première classe, je transmets fidèlement les crises et les caprices de ma propriétaire et je vieillis prématurément. Mes microprocesseurs crient grâce. Mes touches gémissent sous les tonnes de SMS. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir.

Je n'ai même plus le temps d'écrire dans mon journal.

21 février. TAXI DRIVER

Voilà bien 10 minutes qu'elle ne m'a pas touché. Je suis perplexe, partagé entre inquiétude et soulagement. Un peu de repos fait du bien mais voilà trois fois que je sonne et qu'elle ne répond pas. Je bascule sur messagerie et c'est un sentiment nouveau qui naît en moi : la solitude. Etre seul est

vécu comme un drame pour un outil de communication. Je me sens oppressé. Je me sens emprisonné et il fait noir. J'ai peur pour la première fois.

Un homme me saisit. Un grand noir que je ne connais pas. Je vibre, je voudrais appeler à l'aide. Il m'enfourne dans sa poche. Il fait nuit. Où es-tu Liu-Zé ?

Je sens que je me déplace, je suis dans une automobile. J'actionne mon GPS, je suis mon parcours sans comprendre. On ne se dirige pas vers la villa de Liu. J'entends mon ravisseur qui parle dans une vieille CB d'au moins trente ans mon aînée. Il annonce avoir trouvé un téléphone portable coincé dans la banquette arrière de son taxi…

Je sauvegarde ces évènements dans mon journal.

21 février. NUIT AU POSTE

Le chauffeur de taxi m'a jeté sans ménagement sur un grand comptoir de bois. Je suis à Lille. Ce soir, Liu-Zé chante devant 6000 personnes. Je devrais être avec elle. Les nombreux appels et SMS restés sans réponse m'ont usé la batterie et je m'éteins… En fait, je ne suis jamais vraiment éteint, mais en demi-sommeil économique. Encore une option technologique dont mon concepteur m'a doté.

Un rapide zoom de ma lentille. Je suis dans un réduit sombre qui sent la poussière. Autour de moi, j'aperçois des tas de collègues, de toutes technologies. Fièrement je constate que je suis le plus récent et le plus sophistiqué. Mais ici, à quoi bon. Personne ne vient jamais nous voir, où alors juste pour déposer un nouveau téléphone abandonné. Je consulte ma base de données. Le mot qui se rapproche le plus de ma situation est « cimetière ». Je ne comprends pas bien mais ce mot me fait frissonner.

J'ai encore l'énergie de sauvegarder mon journal avant de sombrer.

24 mars. RESURRECTION

Ce matin, des gens sont venus. Ils nous ont sorti au grand jour. Nous voilà dépoussiérés, nettoyés, rechargés, vidés de nos données personnelles et exposés. Je consulte mon agenda. J'ai dormi plus d'un mois. Une éternité. Je fais l'inventaire de mes fonctions, tout est ok. En écoutant leur conversation, j'ai cru comprendre qu'ils ont l'intention de nous vendre et que cet argent ira pour les Petits Orphelins de la Police.

En fouillant sur internet, j'ai compris le but de cette opération et j'avoue que je suis fier d'y participer. L'écran bombardé de couleurs aguichantes, j'essaie de me faire remarquer. De temps à autre, je lance une joyeuse sonnerie polyphonique à laquelle mes collègues répondent en chœur. J'ai patienté une heure, trois minutes et dix-huit secondes avant qu'on me choisisse. C'est un ado qui m'a finalement acheté. Je suis regonflé à bloc, une nouvelle vie commence pour moi.

Malgré la mise à jour, j'ai pu sauvegarder mon journal.

12 avril. ENNUI

Je suis triste. Je m'étiole. Je suis un concentré de technologie et je n'use que quelques pourcents de mes capacités. Je ne pensais pas que la vie d'un ado pouvait être aussi dénuée d'intérêt. Une histoire d'amour qui n'en finit pas de casser et de recommencer, des SMS de potes du style : «on s'fait une bouffe, on sort ce soir… » Affligeant. En plus, je bataille en permanence contre le crédit épuisé chronique. Il n'a jamais d'argent pour payer le forfait.

Comment voulez-vous que je fasse mon boulot dans ces conditions ? J'ai honte de me connecter au fournisseur d'accès. A chaque fois, il me regarde comme si j'avais un virus. Ce n'est quand même pas de ma faute si mon nouveau propriétaire ne paye pas ses factures. Liu-Zé me manque. Malgré sa vie trépidante, épuisante, j'étais son confident. Elle m'aimait bien. Elle m'avait offert un bijou et une jolie pochette de cuir. Lui n'a aucun égard pour moi.

J'en oublierai presque mon petit journal.

20 mai. A SAUTE-MOUTON

Des semaines que je passe de mains en mains. Je suis vendu, revendu et échangé. Mon bel écran est tout rayé, ma coquille toute cabossée, mes boutons usés. Je crois que le 3 ne fonctionne plus du tout et le 5 me fait mal à chaque pression. Mon chargeur est rafistolé avec du scotch et à chaque fois, il m'envoie des décharges douloureuses. Si mes collègues de « cimetière » me voyaient, ils se moqueraient bien de moi.

Près de deux mois que je ne me suis plus connecté à internet. Jusque là, je pouvais suivre la vie de Liu-Zé grâce aux portails et aux blogs à son sujet mais depuis, personne n'a jugé utile de payer l'option WAP. Je sonde mes archives. Actuellement, elle doit avoir entamé sa tournée au Etats-Unis. Malgré l'effacement de ma mémoire, je n'ai jamais oublié celle qui m'a fait naître. J'ai bien essayé de lui envoyer un SOS sur son mail, mais en vain.

Les humains n'ont aucun respect. Je le note dans mon journal.

24 mai. AGONIE

Je suis enfermé dans un placard humide et personne ne prend plus la peine de me recharger. Je ne sonne plus. Je suis devenu inutile.

Mon journal, je sens que la fin est proche.

12 juin. LA BOUCLE EST BOUCLEE

Finalement, je me suis réveillé dans un endroit bizarre. Ici, on prend des appareils réputés cassés et on leur donne une deuxième vie. Il y a là des réfrigérateurs, des lave-linges, des cuisinières, mais aussi des appareils photos, des ordinateurs, des téléphones portables… Moi, j'ai bien changé. J'étais

bien trop abîmé pour redevenir un GSM. De plus, on m'a déclaré obsolète. Plein de nouveaux modèles sont nés depuis moi.

Alors un type, une pointure en électronique, m'a transformé. Aujourd'hui, je suis un baladeur MP3. Vous savez, ces petits appareils qu'on bourre de musiques numériques et qu'on peut trimbaler partout avec soi. J'ai de jolis écouteurs.

C'est une fille qui m'a acheté. Je suis heureux, elle me traite bien. J'ai nouvel ami, un ordinateur de bureau auquel ma nouvelle propriétaire me connecte régulièrement. Grâce à lui, j'ai pu sauvegarder et vous faire partager mon journal. Elle a quinze ans, des rêves plein la tête et avec moi, une chose en commun : Elle adore Liu-Zé et ensemble, on l'écoute chanter toute la journée.

Mugir ou siffler ?

Flo Lacanau

Il ne cesse de courir après le bonheur sans obtenir de résultats tangibles mais, sans parvenir, ni à l'expliquer, ni à l'analyser, il persiste. On lui reproche son ambition, son goût pour les raccourcis, son manque de recul face à l'échec mais Sylvain n'en a cure. Il amasse les plaisirs, les promotions, tout ce qui peut ressembler à des tickets qui, un temps, lui donnent l'illusion d'être quelqu'un. Boulimique, il avance sans rétroviseur et empoigne les opportunités en jouant des coudes et de la voix. Son appartement, à la propreté et à l'équilibre impeccable, est bien situé, non loin du centre animé où il ne met jamais les pieds. Sa bibliothèque est garnie de valeurs sûres dont il n'a pas lu le dixième. Sylvain n'a pas de temps à perdre et lorsqu'il consent à lire, c'est en mitraillant la page en diagonale, selon une méthode rapide acquise lors d'un séminaire sur l'efficacité.

De mon côté, je ne suis pas plus heureuse. Le bonheur, je me le souhaite comme tout le monde mais la vie ne m'a pas fait de cadeaux si bien qu'à force, je me contente de contempler l'emballage, sans oser aller plus loin. Lors des réunions, je l'écoute avancer suggestions sur suggestions, évolutions, changements, formations, qui m'enfoncent un peu plus dans mon mutisme et mon inertie. Ce type me fatigue depuis des mois. Une forme d'admiration se débat avec du mépris. Lui m'ignore sans manifester cependant du dédain. Je suis un personnage d'arrière-plan, un de ces corps anonymes en ombres chinoises du public. Sylvain n'a qu'un interlocuteur : Notre patron, Lexer. Pour ce dernier, Sylvain est une force vive à encourager autant qu'à maintenir à sa place de peur de perdre la sienne et je pense qu'il me juge à l'aune de ma monotonie : fiable, sans danger, sans surprises. L'utilité d'une langue morte, désuète, mais qu'il convient de garder sous le coude au cas où. Je n'intrigue pas, ne convoite rien et n'outrepasse ni mon rôle, ni ma fonction.

Tous les ans, on y a droit. Encore un séminaire ! Et pour ne pas contrarier la bonne marche de la boîte, il a lieu le week-end. Rien n'est obligatoire évidemment, mais il est fortement conseillé de s'y rendre afin de profiter des apports procurés par ces journées de formation, etc. Les week-ends sont pour moi des sas de décompression où je trie mes pensées, en invoque d'anciennes, en congédie d'autres et, où tout en ne faisant rien de précis, je rétablis mon équilibre. L'an passé, j'ai pu esquiver l'exercice en reniflant deux jours plus tôt et en prenant une mine de déterré afin que l'apparition de la grippe paraisse moins suspecte mais là, impossible de remettre ça. J'avais déjà essuyé des réflexions après-coup. Me voilà donc, à 7H du matin dans mon véhicule, un samedi, la tête déjà pleine d'encouragements factices de collègues qui m'ignorent au quotidien et à qui je renverrai un sourire gêné. Renforcer la cohésion de l'équipe, prévenir les risques professionnels de souffrance au

travail, ainsi que le précise une note du CHSCT. Je crois que je commence à être un peu âgée pour ce genre de pirouettes.

Le seul moment dont je ne me suis jamais lassée est celui de la découverte de mes collègues en tenue de sport. Les adeptes de la musculation viennent en short/débardeur ; le tout à l'ego bombe le torse. Les autres, comme moi, se glissent dans un jogging plus ou moins coloré. Le mien est noir. Nous sommes assis en cercle. L'énergumène qui tient lieu de gourou en C.D.D. est un malhabile croisement d'Antoine et de Dany Cohn Bendit . Pieds nus, un sarouel jaune et une tunique indienne bleu roi sur laquelle pendouillent colliers et porte-bonheurs divers, un bandana violet dompte mal sa tignasse hirsute, bref il n'a pas opté pour la simplicité. Un pur plaisir à abattre pour les amateurs de paintball. Il nous a fait passer une mire de couleur, des échantillons parfumés, des tissus, et des extraits musicaux dans des lecteurs mp3. Après quoi, il nous a demandé de cocher des croix dans des cases.

_ Nous allons fonctionner à l'inverse des nos penchants sociétaux. On apprend de la différence, or il se trouve que nous agissons en général à l'inverse de ce fait établi. Nous choisissons des personnes qui nous ressemblent comme amis, comme amants, nous prenons plaisir au partage d'un même sentiment et nous sombrons dans la facilité. Je vous propose lors de ce stage, un exercice de décalage. Pour ce faire, je vais commencer par former des binômes à l'aide de vos réponses et former autant que possible, des couples inappropriés.

Je dois lui reconnaître une certaine science dans le dépareillement puisqu'il m'a collé Sylvain comme partenaire. Du reste sa tenue est déjà un bel exemple de dysharmonie. Ça commence comme je l'ai prévu : par des épreuves plus ou moins sportives ou Sylvain me traîne en m'encourageant, paré de ce sourire imbécile emprunté aux chiens. Je suis devenue visible à ses yeux, pas en tant que partenaire, ça non, plutôt à l'image d'un parasite, d'un boulet à traîner, d'un handicap. Il fait bonne figure mais plus les épreuves s'enchaînent moins il parvient à retenir son agacement. Je me sens pataude, épuisée par des efforts sans utilité. Oui, je suis trop âgée pour ce genre de pirouettes.

_ Allez Marlène, on y est presque !

_ Marlène elle en a marre des parcours de combattant, des pieds attachés, des jeux de kermesse. Finis tout seul, moi je stoppe.

_ Jamais de la vie, on est partenaires. On doit passer la ligne à deux.

_ Et bien on s'en passera et la terre continuera de tourner. Y a une médaille à gagner ? Et quand bien même je m'en cogne.

Sylvain s'est accroupie à la manière de Guy Forget en pleine finale de coupe Davis. À la hauteur du joueur, dans l'empathie, le front plissé, prêt à intercepter des ondes alpha ou toute autre indice télépathique.

_ Allez Marlène, c'est une impulsion d'équipe. Il reste quoi, 300 mètres à tout casser... C'est quoi 300 mètres au regard de ce que nous avons déjà fait ? Renoncer si près du but, ça ne ressemble à rien allons ! C'est rayer la journée entière.

_ J'en peux plus, tu comprends ça ? Ras-le-bol des courbettes devant Lexer, des week-ends gâchés à jouer aux cons en survêtements. On fait dans le sport-études ou dans l'assurance ? J'ai rien à gagner.

_ Quand on ne s'impose soi même aucun défi, on ne peut en effet pas parler de gains. Allez grimpe sur mon dos !

Je ne proteste pas et me laisse aller, poids mort, concentrée sur la respiration hachée de Sylvain. La pluie donne un petit air de guerre à l'ensemble. J'ai envie de murmurer dans un dernier râle « laisse moi ici, je suis foutue. Je les retarderai. » Et la mare de boue à traverser colle bien avec le scénario. Je pouffe au moment où Sylvain trébuche et nous chutons dans la boue.

J'entends des cris étranges; je me sens saisie par la touffeur de la savane, assoiffée. Il y a ce fleuve sombre qui serpente et je plonge vers lui, à grands coups d'ailes. L'œil repère un endroit paisible, un bébé hippopotame paresse dans la gadoue. Je vais me remplir le gosier, plus le fleuve approche et plus ma soif est grande. Tout arrive très vite, cette ombre dans le fleuve, ce tronc mouvant et la queue qui balaie. Je ne sais ce qui me prend. Je fonce sur le petit hippopotame et le pique du bec entre les yeux. Il mugit et je le pique encore, l'intimant au mouvement. Lorsqu'il prend conscience du danger il fuit les mâchoires du crocodile et m'écrase au passage. Il revient plus tard sur ma dépouille, la pousse des naseaux et soupire.

Ça n'a duré qu'un instant. Nous sortons la tête de la mélasse. Je frissonne; Sylvain éclate de rire.

_ C'est étrange, j'ai l'impression d'être un hippopotame avec toute cette boue sur ma tête!

Je me tais. J'ai froid; des envie de m'évader, de voler loin de cette pesanteur. Il est hippopotame, je suis oiseau. Des réminiscences d'une vie antérieure où nous étions déjà si mal assortis. Nous franchissons la ligne, quelques équipes n'en ont pas encore terminé. Lexer vient aux nouvelles, sans nous proposer l'abri de son parapluie et Sylvain ne tarit pas d'éloges sur ma volonté et mon altruisme. Je cherche une pointe d'ironie mais rien. Il me semble même lire une forme de reconnaissance dans son œil doux d'hippopotame.

Il est encore tôt, mais je me couche lessivée juste après la douche. Je pense à l'hippopotame... se pourrait-il ? Une réincarnation ? Non c'est complètement absurde. Ma pauvre fille, le sport te monte à la tête ! Toi qui n'aspire qu'au repos et à l'indolence et lui qui fend la bise sans perdre du regard son objectif...

Mais quand même, quelle coïncidence, évoquer l'hippopotame, et comme je me sentais légère sur le coup, malgré le poids de la boue. J'en aurais presque siffloté...

Je ramasse la couette, me love au creux du nid douillet en inondant ma cervelle de piaf de rêves d'hippopotame.

On frappe à la porte.

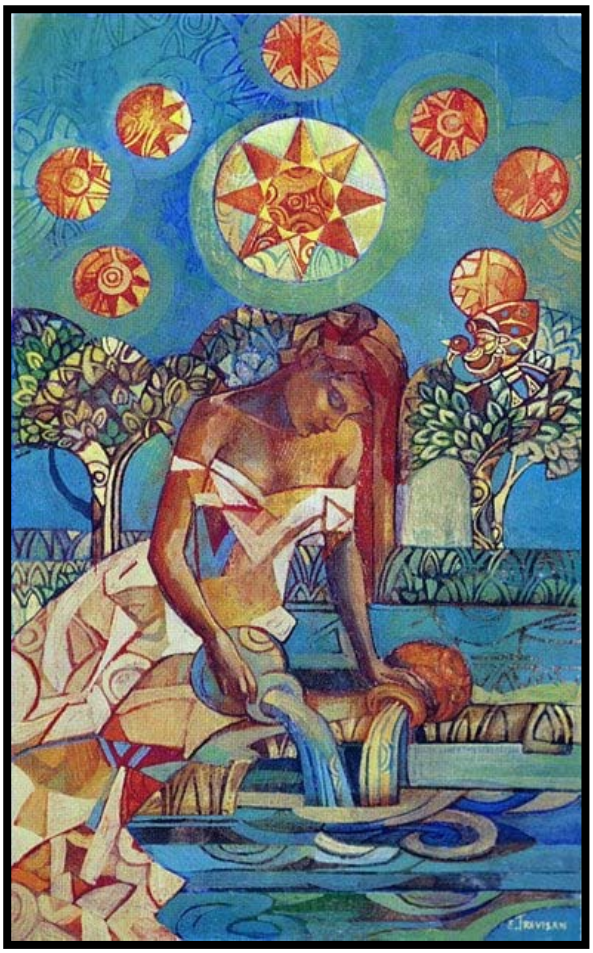
_ Marlène ? Pardon de vous déranger, pourriez-vous m'ouvrir s'il vous plaît ? J'ai eu comme une révélation alors que nous pataugions dans la boue.

Synopsis de ma réincarnation

Aziyadé

Désincarnée

Le premier jour est-il vraiment celui où tout a commencé ? Quand ? A quand remonte le début de l'extraction ? Je ne sais plus. Au détour d'une tristesse, dans l'angle d'une douleur, l'orifice microscopique a du se créer sans que je m'en aperçoive, les tissus s'écarter avec une infinie lenteur, un craquement imperceptible entamant la micro fuite, l'improbable départ de soi. J'ai quitté mon corps sans conscience. Désincarnée particule par particule. Fourberie d'un cancer sans tumeur, évacuation pores après pores.



Prise de conscience

Les yeux posés sur moi, réprobations quotidiennes, volonté de m'ouvrir... les yeux. A cœur ouvert, disséquée par générosité, écorchée vive par bonté d'âme, sauvée à vif. Les yeux ouverts à force de drogue, le cœur palpitant du manque, j'étais consciente, consciente de mon inconscience, consciente de ma dépendance, dépendante en âme et conscience.

Point d'orgue

Il est arrivé sans prévenir ce silence. Après un cri. Munch sur le mur de ma chambre d'étudiante. J'ai plongé dans le néant pour un instant. Liquéfiée au sol, mon corps vertical flottant. Sablier vidé grain à grain mon temps s'est arrêté. J'aurais voulu rester là vidée de moi. Ce vide pour toi était devenu vide de toi. Transparente, inexistante j'étais prête à tout mais rien n'était. Nous avions esquissé sans rien créer. Terrain préparé jachère brûlée, je n'étais plus qu'une carcasse creuse en attente de toi. Illusion suspendue, temps mort, corps inerte, âme errante.

Décision

Étouffée par ce vide, prise à la gorge de cet arrêt sur vie j'ai basculé... Oh surprise, oh joie, j'ai basculé vers la vie. Ce truc banal et stupide, ce quotidien idiot et sans lendemain, j'ai basculé vers moi. Et je me suis vue. Éparpillée : poussière de moi sous les tapis, pelure de peau dans les draps, gouttelettes perlant sur les vitres ... ta main me tenait si fort encore que j'ai du trancher... je ne pouvais les attraper... je t'ai lâché... et j'ai volé

mes nouvelles lunettes bien accrochées au bout de mon nez, à ma recherche...

Réincarnation

Je me suis ramassée, miette à miette, ré ingurgitée les bouts de moi. Le vide a fait poche d'aspiration et le flux s'est inversé.au début se fut violent, fulgurant, une vague de vie, un tsunami de morceaux de moi chauds excitants bouillonnants...

Aujourd'hui c'est confus, le flux se fait torrent par moments, oued asséché à d'autres. Mais le processus est commencé, je me remplis de moi, organise le puzzle, tri les courants, j'ai envie de réincarnation.

Je réintègre ma carne, sauve ma peau, tanne mon cuir et remplis la gourde... mémoire ravivée de ce temps où l'eau coulait à flots, quand la sève circulait d'un rythme constant quand mes pores respiraient et régénéraient tout ce système vivant ... je me souviens et réapprend.

Enveloppe dégonflée petit à petit se regorge et reprend forme, s'alimente d'un être nouveau qui n'est que celui que j'ai abandonné... je réintègre mon corps, me réapproprie mon être, m'emplit moi. Sur ce chemin je te rencontre, toi la petite fille que j'étais. Tu me murmures mes rêves, me rappelle mes joies, me gonfle de moi, l'illumine de nouveau. Ça clignote, ça hésite, ça grésille mais tu es là, je suis là cette main là je ne la lâche pas.

Le temps

Celui qu'il me faudra pour me réincarner en moi.

L’ascenseur Céleste

Air Nama

J’abandonne mon corps dans un champ d’herbe drue et de fleurs sauvages et multicolores, traversé par un ruisseau clair et abondant. Le love dans une bulle protectrice et laisse un instant non défini dans l’espace temps.

Je monte, je monte, je monte.

Dans l’ascenseur céleste, je le surveille et le vois rapetisser.

Je monte, je monte, je monte

Mon corps, le ruisseau et le champ ne sont plus qu’un point minuscule. Alors dans ce nouvel espace j’ouvre grand mes oreilles. Je suis comme pendue au bout du fil, en attente. Et d’un coup je prends conscience de ma peur si jamais j’entendais quelque chose. Punaise, j’aurais une trouille bleue. Ce n’est pas que j’ai peur des ascenseurs, mais celui-là quand on m’en avait parlé j’avais ri à en avoir mal au ventre. Bon faut dire que la fille elle avait vu descendre Marie en ascenseur. Une crise de rire mémorable.
Comme je n’étais pas prête à entendre ou voir quoi que ce soit, j’ai ressenti.
Je me sens la bienvenue. Je suis attendue et accueillie. Je ressens une bienveillance et un amour infini. Ils sont heureux de ma venue et me le font savoir en emplissant tout mon être de leur amour et leur joie.

Mon cœur bat à la chamade, les larmes coulent sur mes joues.

Patients, compréhensifs, compatissants et sûrs d’eux, ils attendent que je sois prête à les entendre. Ils sont heureux, je suis venue, j’ai su trouver le chemin. Je saurai revenir. La prochaine fois… Je suis bouleversée par cet accueil et leur hospitalité. Se sentir aussi attendue et désirée quelque part, waouh !! Cela vous change la vie.

J’ai réintégré mon enveloppe terrestre avec la ferme attention de retourner les voir bientôt. Juste prendre le temps d’inscrire dans mes tissus une telle révélation. Et découper dans mes jours, dans les rêves des petits bouts d’astral.

Ne pas oublier leur invitation. L’ascenseur céleste existe, je l’ai emprunté.

Merci, Merci, Merci.

Heureuse, confiante et pleine d'enthousiasme, je repars pour un voyage astral. Je les retrouve toujours si aimants, attentifs et généreux. Clairvoyants aussi.

Avec toute la tendresse de l’univers, ils tapent dans la cellule sur cette pierre noire de tristesse et de chagrin enfouie au plus profond de moi. Ce petit caillou que je m'évertue à emmurer brique à brique depuis toujours. Tout le monde naît avec sa part de chagrin. Je ne sais pas ce que chacun en fait, moi je l'ai muselée et enfermée.

Parfois, elle parvient à se frayer un chemin et inonde mes joues. Je mets ça sur le compte d'une mélancolie inexpliquée, colmate la fuite et remonte le barrage avec la rigueur et l'entrain du castor. Une vie entière à emmurer un chagrin, voilà avec quoi je reviens. Je peux vous dire que je n'ai plus trop envie de faire des tours d'ascenseurs. Je vomis ma joie. J'ai des hauts de cœur. Je baisse les bras et laisse l'eau envahir tout mon corps, rompre les digues, diluer les certitudes. Les yeux bleus délavés, je pleure à gros sanglots comme je ne me rappelle pas avoir jamais pleuré. Je ne savais même pas qu'on pouvait pleurer comme ça. Je ne suis plus qu'angoisse. Je ne dois pas m'inquiéter, il paraît que ça va passer, que je vais aller mieux. C'est le processus de guérison.
Incarnez-vous qu'ils disaient, Incarnez-vous !!

En ombres chinoises, je danse avec grâce. Dans cette auto-contemplation de mon intérieur, les pieds cette fois-ci ancrés dans la terre. Profondément, je canalise les énergies. Les forces de vie pénètrent mes tissus, percutent mes chairs, la chaleur circule et éveille chacune des cellules. Je vis. De cet édifice, je connais la solidité des fondations, ses appuis solides, la beauté de chaque pierre. Une intuition éprouvé laisse libre cours à la circulation des énergies, au raz de marée. Sans autre choix que de prendre mon chagrin en considération, j'ai foi en la décrue. Acceptation des toutes mes particules.

Liberté.
Les barrières sont levées, les dessins des frontières s'estompent, restent les différences. Celles qui créent l'unité d'un monde pluriel, créateur, fertile.

L'amour comme moteur de vie, carburant du mouvoir quotidien. Un amour-humour un peu particulier, surprenant.

Du bout des lèvres je me mets au service de l'amour. Mais doucement hein !

[XXIV]

Lionel Pelisson

★★★★★★★★★★

J'ai avalé

Quelques plaines-calvaires

Un peu vides et envieux

Quelques cols-de-fer en épis splendieux

Comme des oursins de pierre

Au Mont Lautréa

Abîme flamboyant des hauteurs

Arène glacée des combats inertes

J'ai conduit ma carcasse en fleurs

Et planté mes canines alertes

Dans la graisse aigre de l'ellipse

Une redingote minérale s'arracha du roc

Et sur mes épaules-fœtus, vînt pour s'abaisser

En capeline cristal sur mes angoisses tressées

Comme l'injection des chimies d'une époque

Qui calme l'agonie d'un gamin blessé

Quel soleil m'avait brûlé jusque-là ?

La route épaisse d'ombre du désir secret.

Aux aubes, où ma quête sueuse échoua

La forme ronde de la beauté disparaît

Seul, campé sur le toit dévorgasme

Face au tango ivre des univers

J'ai foulé la vierge tanière des fantasmes

Et avalé quelques plaines-calvaires

Mais c'est l'absence qui sublima l'entaille

Pour en découdre mes paupières

★★★★★★★★★★

LAT remercie vivement LES PLEUREUSES qui nous font l'honneur de présenter leur dernier clip : THE CONQUEROR WORM ▶ d'après le poème de Edgar Allan Poe dont nous vous proposons la lecture ainsi que sa traduction par Charles Baudelaire. Nous sommes ébahis du travail accompli par ce jeune groupe dont le talent semble ne connaître aucune limite et nous partageons avec joie ce bonheur de la découverte. N'hésitez pas, si vous appréciez, à faire connaitre ce jeune groupe montpelliérain en aimant et faisant aimer leur page facebook ▶ et leur site ▶

THE CONQUEROR WORM

EDGAR ALLAN POE

Lo! it'is a gala night
Within the lonesome latter years!
An angel throng, bewinged, bedight
In veils, and drowned in tears,
Sit in a theatre, to see
A play of hopes and fears,
While the orchestra breathes fitfully
The music of the spheres.

Mimes, in the form of God on high,
Mutter and mumble low,

And hither and thither fly-
Mere puppets they, who come and go
At bidding of vast formless things
That shift the scenery to and fro,
Flapping from out their Condor wings
Invisible Woe!

That motley drama- oh, be sure
It shall not be forgot!
With its Phantom chased for evermore,
By a crowd that seize it not,
Through a circle that ever returneth in
To the self-same spot,
And much of Madness, and more of Sin,
And Horror the soul of the plot.

But see, amid the mimic rout
A crawling shape intrude!
A blood-red thing that writhes from out
The scenic solitude!
It writhes!- it writhes!- with mortal pangs
The mimes become its food,
And seraphs sob at vermin fangs
In human gore imbued.

Out- out are the lights- out all!
And, over each quivering form,
The curtain, a funeral pall,
Comes down with the rush of a storm,
While the angels, all pallid and wan,
Uprising, unveiling, affirm
That the play is the tragedy, "Man,"
And its hero the Conqueror Worm.

LE VER CONQUÉRANT

Traduction de Charles BAUDELAIRE.

Voyez ! C''est la nuit de gala.
Depuis ces dernières années désolées !
Une multitude d''anges, ailés, ornés
De voiles et noyés dans les larmes,
Est assise dans un théâtre pour voir
Un drame d''espérances et de craintes,
Pendant que l''orchestre soupire par intervalles
La musique des sphères.

Des mimes faits à l''usage du Dieu très-haut,
Marmottent et marmottent tout bas,
Et voltigent de côté et d''autre ;
Pauvres poupées qui vont et viennent
Au commandement de vastes êtres sans forme
Qui transportent la scène çà et là,
Secouant de leurs ailes de condor
L''invisible malheur !

Ce drame bigarré ! -- oh ! à coup sûr,
Il ne sera pas oublié,
Avec son fantôme éternellement pourchassé
Par une foule qui ne peut pas le saisir,
A travers un cercle qui toujours retourne
Sur lui-même, exactement au même point !
Et beaucoup de folie, et encore plus de péché
Et d''horreur font l''âme de l''intrigue !

Mais, voyez, à travers la cohue des mimes,
Une forme rampante fait son entrée !
Une chose rouge de sang qui vient en se tordant
De la partie solitaire de la scène !
Elle se tord ! elle se tord ! -- Avec des angoisses mortelles
Les mimes deviennent sa pâture,
Et les séraphins sanglotent en voyant les dents du ver
Mâcher des caillots de sang humain.

Toutes les lumières s''éteignent. -- Toutes, toutes !
Et sur chaque forme frissonnante,
Le rideau, vaste drap mortuaire,
Descend avec la violence d''une tempête.
-- Et les anges, tous pâles et blêmes,
Se levant et se dévoilant affirment
Que ce drame est une tragédie qui s''appelle l''homme,
Et dont le héros est le Ver conquérant.

J'ai avalé

Quelques plaines-calvaires

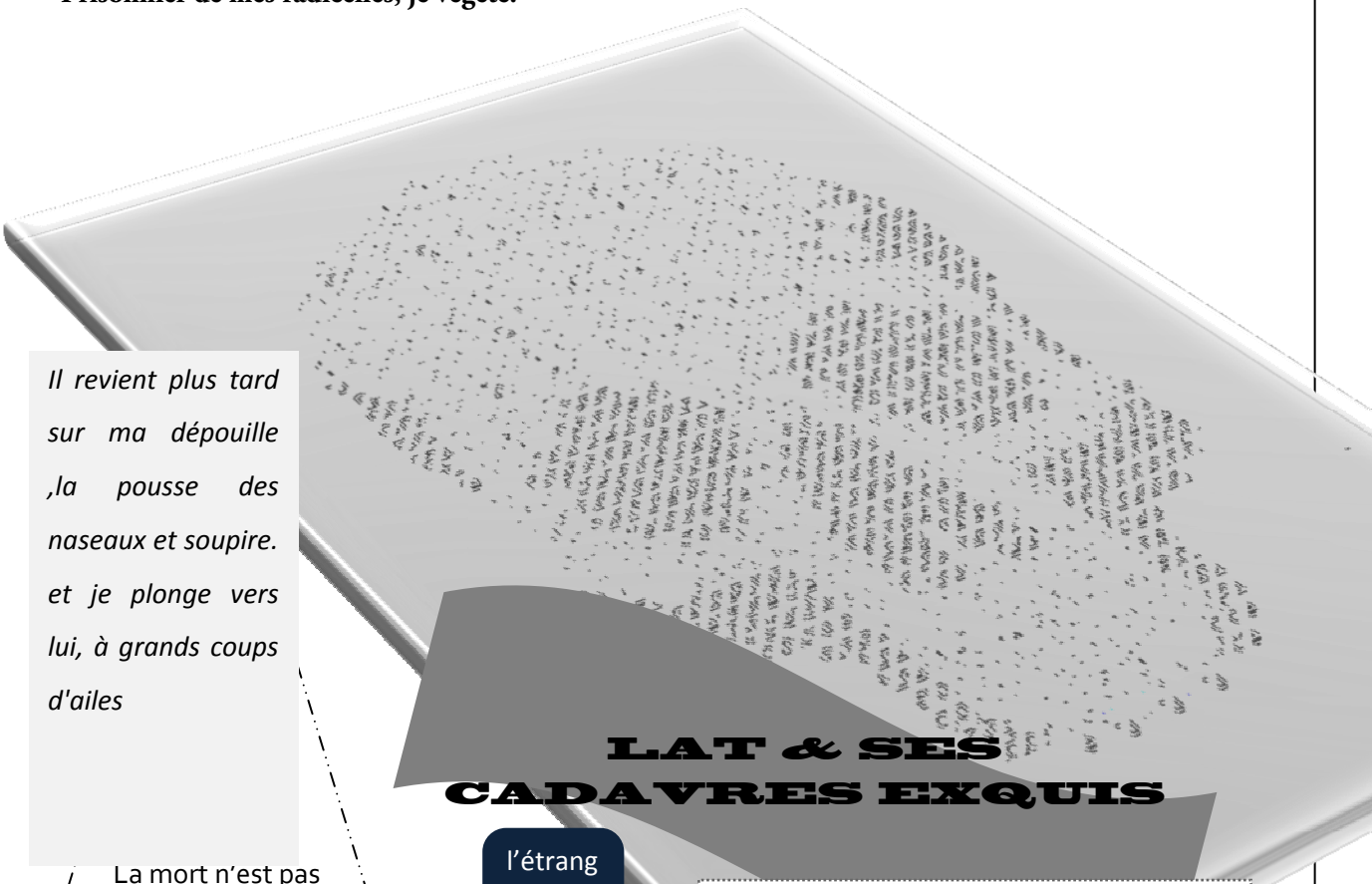
Retrouver quelques membranes, c'est retrouver l'espoir des prochaines étreintes.

La plume devient plomb plus lourd qu'un Rokh en ruines

Eut-il d'autre choix, qu'une fois encore, ronger son frein ?

On me souffle, tout ceci a un sens ! Escamoter le forum intérieur ? Rater le rendez-vous avec toi-même?

Prisonnier de mes radicelles, je végète.



J'AI FOI EN LA DECRUE

Il revient plus tard sur ma dépouille ,la pousse des naseaux et soupire. et je plonge vers lui, à grands coups d'ailes

LAT & SES CADAVRES EXQUIS

La mort n'est pas amie

La mort n'est pas ennemie

Elle est là parmi nous, c'est tout

l'étrangeté de son œil était invariable

J'ai honte de me connecter au fournisseur d'accès. A chaque fois, il me regarde comme si j'avais un virus.

La nuque soutenue

Par un collier de caresses...

Poussière de moi sous les tapis, pelure de peau dans les draps, gouttelettes perlant sur les vitres ...

Je ne suis qu'un paon qui se pavane. Je suis un code génétique.

Le tunnel le crache dans une clarté aveuglante où il va flotter